

Filles de migrants, entre modernité et endogamie

Les jeunes filles issues de l'immigration, perçues comme des victimes de la tradition qu'il convient d'aider à s'émanciper, attirent plutôt respect et considération de la part des Français.

Mais elles-mêmes, femmes en devenir, comment se projettent-elles, entre famille et société, entre France et Maroc ? Elles explorent semble-t-il des voies médianes, notamment lorsqu'elles font de l'étudiant marocain le prétendant idéal.

par **Angéline Étienne**,
sociologue, université
de Haute-Bretagne,
Rennes*

* Cet article est inspiré d'une recherche de thèse, soutenue au mois d'octobre 2002, dont l'objectif était de comprendre comment la culture était transmise, appropriée, manipulée, inventée dans un contexte minoritaire. L'approche ethnographique de la vie quotidienne de familles marocaines installées à Rennes, menée tout au long des années quatre-vingt-dix, nous a permis d'analyser l'inculcation de normes et valeurs ainsi que celle de distinctions catégorielles ("Français", "Marocain", "Noir", "Blanc") qui participent à l'élaboration des frontières ethniques.

1)- Danielle Juteau,
"La production de l'ethnicité ou la part réelle de l'idéal",
Sociologie et Sociétés,
vol. XV, n° 2, octobre 1983,
pp. 39-54 ; *L'ethnicité
et ses frontières*, Presses
universitaires de Montréal,
1999, p. 94.

2)- Jocelyne Streiff-Fénart,
*Les couples franco-
maghrébins en France*,
L'Harmattan, Paris, 1989.

Dans le cas des populations d'origine maghrébine, les marques de l'ethnicité, du point de vue du majoritaire, sont celles de l'islam et de la condition féminine, et tout particulièrement de la femme voilée, cloîtrée à la maison et mère prolifique. Du côté des minoritaires – en l'occurrence, les Marocains de Rennes –, l'acculturation induite par la migration amène à poser la question de la frontière ethnique au sein même de la famille, dans la mesure où les enfants nés dans l'immigration portent aussi en eux "la trace de l'Autre". La situation minoritaire produit une condition de réflexivité sur la culture qui se traduit en des termes ethniques ("*chez nous, les Marocains, nous vivons de telle façon*"), condition qui n'existe pas chez les majoritaires dont l'existence se déroule dans un monde qui va de soi. Ainsi, le rapport de domination place les immigrés marocains et leurs descendants dans une situation où la question culturelle fait figure de lutte symbolique. Au cours de cette opération, le rapport de domination tend, cependant, à être masqué par l'expression du "conflit de génération" ou du "conflit culturel" au sein des familles immigrées elles-mêmes.

Se sentant menacés dans la transmission de leur culture, les parents "l'ethnicisent"⁽¹⁾. Autrement dit, ils imputent une valeur ethnique à des éléments culturels qui leur paraissent "spécifiques" de leur identité (qu'elle soit dite "Marocaine", "Arabe", "Berbère"...). Les vacances au pays, la possession de la parabole, la sépulture et plus spécifiquement l'*ethos* féminin, les relations hommes-femmes, le choix du conjoint sont investis d'une charge identitaire importante dans l'immigration.

À l'inverse de leurs homologues masculins, les filles maghrébines bénéficient, dans la société française, de "préjugés favorables" – à ces "victimes" de la tradition, on offre "l'émancipation" de la modernité – qui les rend, aux yeux de leurs parents, "complices" de la société d'immigration⁽²⁾. Leur éducation est, de ce fait, largement ethnicisée. Nous l'avons observé dans les familles marocaines où les parents, notamment les mères qui en sont les responsables, cherchent à obtenir leur

adhésion par l'équation suivante : une "bonne fille" (elle aide sa mère à la maison, elle ne traîne pas avec les garçons, elle ne fume pas, etc.) est une "bonne Marocaine". De cette manière, le registre de la filiation est articulé à l'ethnique.

La "Française", figure antinomique de la "Marocaine"

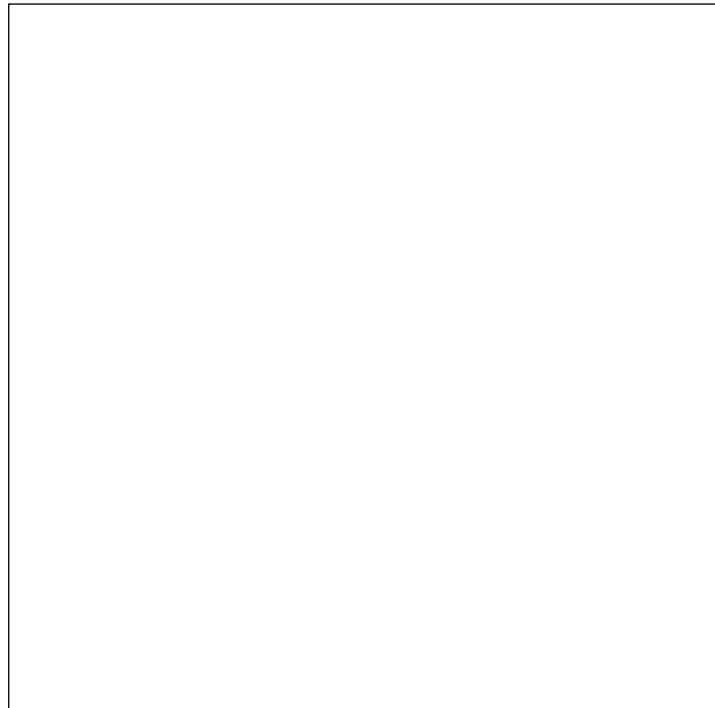
Quand des conflits, souvent liés à la question des sorties, éclatent entre les mères et les filles, les premières justifient leur refus des sorties en arguant du fait que, chez eux, *"une Marocaine ne sort pas, sauf quand elle se marie"* tout en reprochant à leurs filles de se comporter comme *"des Françaises, de traîner"*. Or *"chez nous, une fille sort propre"*. Les mères les mettent également en garde contre le racisme des Français : ils les considéreront toujours comme des "Marocaines" et, affirmativement, n'hésiteront pas à les "mettre à la porte". L'argumentaire maternel se développe selon une thématique identitaire, celle de "fille marocaine", qui suppose de préserver sa réputation en vue du mariage sans se prendre, à tort, pour une Française. Il établit ainsi un lien entre l'identité "marocaine" et la destinée matrimoniale, jouant sur la corde sensible de la "honte" et de la trahison à la fois en tant que fille (et sœur) et Marocaine. Les parents érigent, par conséquent, la "Française" en figure antinomique de la "Marocaine". Ce faisant, ils situent d'emblée la non conformité des filles à leurs attentes dans le registre identitaire, leur signifiant que, si elles ne se conduisent pas comme ils le souhaitent, c'est qu'elles ne sont pas (de vraies) Marocaines, qu'elles sont donc (de fausses) Françaises.

L'argumentaire des secondes tend, lui, à prendre en défaut les prétentions parentales, non pas en revendiquant une identité française, mais en se référant aux réalités marocaines d'aujourd'hui : *"Les filles au pays sortent..."* Plus généralement, les filles, confrontées à une "double imputation ethnique" due à la fois aux parents ("Marocaines" / "Françaises") et à la société majoritaire ("filles soumises" / "filles en rébellion"), la contournent par leurs comparaisons constantes au Maroc. Un tel "détour" leur permet de s'affirmer Marocaines sans s'identifier aux représentations stigmatisantes du majoritaire, ni trahir leur appartenance marocaine. Cet évitement identitaire confère ainsi un sens particulier à la question du "retour au pays d'origine" pour les descendantes de migrants⁽³⁾.

Naïma, vingt ans, pense que les femmes la considèrent comme une "mauvaise fille. Je vois la façon dont elles me regardent [...] parce que j'ai rien d'une bonne Maghrébine", dit-elle en riant. "Elles viennent à la maison, elles voient que ce n'est pas moi qui ai fait le thé, qu'il y a deux grandes filles à la maison et que ma mère est obligée de se lever du fauteuil pour aller faire la cuisine. C'est plein de détails... Et puis le fait que j'aille dans ma chambre pour bosser ou faire ce que j'ai envie de faire, ça ne leur plaît pas beaucoup... Oui, il y a plein de choses à me reprocher. Et certains m'ont vu fumer, sortir le soir... Oh je suis vraiment une mauvaise fille !"

3)- Certes, parler de "retour" à leur propos, c'est leur assigner, de manière généalogique, le statut d'immigré. Nous reprenons néanmoins cette expression car les intéressées évoquent elles-mêmes en ces termes le déplacement vers le Maroc.

“Sur les remparts
de la vieille ville”,
Essaouira.



La “vérité de l’immigration”⁽⁴⁾

La population marocaine est présente dès les années soixante à Rennes, où elle demeure la population étrangère la plus importante. Le consulat marocain et le centre islamique culturel en sont d’ailleurs des signes de reconnaissance. Les regroupements familiaux se poursuivent jusqu’au cœur des années quatre-vingt, tout au moins pour les premières générations. Il existe, en effet, toujours des regroupements, mais ils sont désormais dus aux mariages des descendants de migrants avec des conjoints du pays ou avec des Marocains émigrés ailleurs en Europe. Les familles marocaines résident dans des secteurs ciblés de la ville (la Zup Sud surtout – le “quartier des Marocains” selon leur propre expression – puis Villejean et Maurepas), espaces d’“interconnaissance” et de sociabilité “intra-ethnique”. Au quotidien, les références au Maroc sont communes et polymorphes. Ainsi, la parabole assure un contact permanent avec les événements du *Maghreb* (nom usuel du Maroc). Les appels téléphoniques réguliers (parfois hebdomadaires) entretiennent les relations avec la famille restée au pays. Des commerçants vendent des produits achetés au *bled* et informent des prix du marché, indiquent les biens de consommation plébiscités et ceux qui font défaut. Les envois d’argent pour aider la famille ou faire avancer les travaux de la maison, les négociations matrimoniales entre ici et là-bas, enfin les préparatifs du séjour estival font du pays une expérience centrale.

4)- L’expression est employée par Abdelmalek Sayad, *in* “Le retour, élément constitutif de la condition de l’immigré”, *Migrations Société*, vol. X, n° 57, juin 1998, pp. 9-45.

Pour les premières générations, le retour au pays signifie fidélité aux siens et à soi-même. Bien qu'il soit compromis par les difficultés matérielles et la socialisation des enfants en France, ce projet n'est jamais vraiment abandonné. La "vraie vie" reste au Maroc et la vie en France ne peut être que "provisoire" : elle serait, sinon, synonyme de reniement de son groupe et de soi. C'est cela la "vérité de l'immigration". Les Marocains de Rennes l'affirment une dernière fois quand, après le décès en France, le corps est rapatrié au pays, malgré la présence d'un "carré musulman" dans un des cimetières de la ville. Cet ultime retour est bien l'expression de leur appartenance à la société marocaine⁵⁾.

En attendant le retour définitif, que l'on espère connaître avant la mort – car mourir en terre d'émigration notifie l'échec du projet migratoire –, les vacances au pays représentent un véritable pèlerinage. Celui-ci est à la fois retour aux sources, retour sur le passé et sur soi-même. Tels les anciens pèlerinages, le chemin vers le pays d'origine est semé d'embûches et la "mort nomade" fauche fréquemment les migrants-pèlerins⁶⁾. La traversée de l'Espagne, vécue dans l'angoisse et la douleur, l'attente inquiète du bateau au détroit de Gibraltar, puis le passage, sous conditions (*bakchich*), de la douane marocaine sont autant d'épreuves pour les voyageurs rentrant au pays. Les "vacances au pays" sont, par essence, contradictoires puisqu'elles désignent les émigrés comme des "étrangers", des "touristes" dans leur propre pays. Elles constituent, néanmoins, un devoir moral et les "vacances" sont inconcevables ailleurs qu'au pays.

5)- Yassine Chaïb, *L'émigré et la mort*, Edisud, Aix-en-Provence, 2000.

6)- Yassine Chaïb, "La mort nomade", in *L'Annuaire de l'émigration, Maroc*, Eddif, Casablanca, 1994, pp. 347-351.

Incontournables "vacances" au "bled"

Selon leurs moyens financiers et leurs congés, les familles marocaines partent chaque année ou tous les deux ans, pendant un à deux mois ; sont mal vues celles qui ne le font pas. L'espace des vacances au Maroc symbolise, aux yeux de la "communauté", un plus grand éloignement à l'égard du pays et de l'identité marocaine. Autrement dit, les Marocains se doivent de retourner au *bled*, quel qu'en soit le prix à payer pour ces familles aux revenus modestes en général. Le séjour se prépare tout au long de l'année par les achats de produits alimentaires coûteux au pays (café, thé...), de produits d'hygiène, de linge de maison, de pièces de tissus, d'appareils électroménagers ou hi-fi, de petits mobiliers... Les Marocains parcourent les braderies et les magasins *discount* afin de dénicher la "bonne affaire" : des articles à faible prix et, dans la mesure du possible, portant le label *made in France*, valorisé au pays. Ils sont destinés à être offerts aux proches, ou ont été "commandés" par des connaissances. Ils serviront à équiper la maison construite au pays ou seront revendus sur les marchés d'occasion, compensant ainsi les frais occasionnés par le voyage (voire devenant une source de revenus pour certains). Dès la fin de l'année sco-

laire, commence la noria des voitures et des camionnettes surchargées, symbole de la “richesse” accumulée. Ayant quitté le *bled* pour gagner sa vie, il n’est pas possible d’y revenir “les mains vides”.

Les Marocains de Rennes possèdent une ou deux maisons au pays, construites habituellement dans la ville du premier exode avant le départ pour l’étranger (Casablanca, Rabat, Marrakech...). Les pères consacrent une part importante du budget familial à l’investissement au Maroc et les jeunes – sans le dire toutefois aux intéressés – n’apprécient pas ces dépenses, qui sont faites à leurs yeux

aux dépens d’un mieux-vivre en France.

Les premières générations aspirent tout au long de l’année au départ estival. Ils sont dans l’attente de revoir le *bled* et la famille.

Inquiets pour leurs parents âgés et malades, ils redoutent de ne pas les voir avant leur

mort. Là-bas, le séjour est entièrement occupé par les visites et les invitations. Une des premières choses accomplies est le passage au *hammam*, qui débarrasse de la crasse du voyage et, plus symboliquement, de la “peau d’émigré”. On y apprend les dernières nouvelles du quartier, les événements à venir (mariages, fêtes). On s’informe de la santé des uns et des autres, on parle des filles à marier... Les journées sont ponctuées par les expéditions au *souk* (épices, objets divers, or pour les femmes) et au marché. Les femmes se disent fatiguées des visites incessantes et aimeraient pouvoir se promener tranquillement avec leur famille, mais il n’est pas possible de se dérober à ces obligations sous peine, là encore, d’être accusé d’éloignement à l’égard des siens.

“Manne financière”, enviés et moqués – ils sont appelés au Maroc les “facances”, les “émigrés” –, considérés comme des “parvenus”, soupçonnés de n’être plus de “vrais” Marocains, il n’est pas certain que les émigrés cessent jamais de l’être aux yeux de ceux qui sont restés.

L’épreuve de la distance

Le “retour” au pays demeure une question en suspens pour les filles, même si elles doutent de sa réalité. Les vacances, voire des “essais de vie” là-bas, leur permettent d’explorer, non sans douleur, cette éventualité. En fait, leur expérience du Maroc évolue avec l’âge. Enfants, elles sont enthousiastes à l’idée de retrouver leurs grands-parents, leurs oncles et tantes, leurs cousins et cousines. Cajolées, admirées, pour elles le séjour est une fête permanente. Mais en grandissant, la famille attend d’elles plus de réserve. Elles ne peuvent plus jouer dans la rue, elles doivent davantage aider leur mère à la maison, les occasions de sorties sont plus rares et le séjour peut devenir beaucoup moins plaisant. Les obligations familiales les retiennent à la maison

Retour aux sources,
retour sur le passé et sur soi-même,
les vacances au pays représentent
un véritable pèlerinage.

alors qu'elles aspirent, elles, à "voyager" et découvrir "leur pays". Avançant en âge, les relations des filles avec leurs cousines paraissent moins complices alors qu'elles échangeaient auparavant leurs confidences. Les obligations familiales sont également l'occasion d'expérimenter les rôles féminins au Maroc, tout au moins ceux du milieu social de leur parenté.

Méconnaissant les codes sociaux et culturels de la société marocaine, elles prennent la mesure de l'écart qui les sépare de leurs proches et des Marocains du pays en général. Leur entourage redoute leur inconduite (parler aux garçons, porter des vêtements indécents). D'ailleurs, malgré leur vigilance, elles commettent des "gaffes", s'attirant des reproches commençant rituellement par "*ici, on est au Maroc...*" Bien qu'elles connaissent des restrictions à leurs sorties et des limites aux contacts avec les garçons en France, celles-ci n'ont pas la même ampleur qu'au *bled*. Flattées au départ de la "drague" incessante dont elles sont l'objet quand elles se promènent, elles sont vite agacées d'être sifflées, huées ou suivies par des garçons désœuvrés.

Ayant l'impression de ne pouvoir "se débrouiller seules" pour les choses les plus ordinaires (faire les courses...), maîtrisant plus ou moins la langue arabe et/ou berbère, elles se sentent "trahies" par leur accent, leur *hexis* corporelle qui les désignent comme des "filles de France". Elles se disent gênées par le regard des Marocains de là-bas sur les émigrés et leurs descendantes. Considérées comme des filles "faciles" et "libres" parce qu'elles vivent en France, elles sont également convoitées par des hommes désireux de se marier avec elles pour, affirment-elles, obtenir ainsi un "billet d'avion" pour la France. Cette valorisation matrimoniale ambiguë s'explique, selon elles, par l'attitude ostentatoire des émigrés au pays.

Adolescentes, des filles ont pu envisager une installation au Maroc. Le projet le plus commun est de partir là-bas après l'obtention du baccalauréat afin d'y poursuivre des études ou exercer un métier. Cependant, leurs expériences directes ou celles de sœurs et d'amies leur font prendre conscience des problèmes

Montrer "qu'on est quelqu'un"

► **Dounia, vingt-cinq ans**, est encore très amie avec sa cousine : "*Ça se passe toujours très bien mais en même temps c'est... Elle a ses propres préoccupations. Cette espèce de distance, elle s'est amplifiée... Je crois que c'est dû à son entourage à elle. Avant, elle passait beaucoup de temps avec nous. Dès qu'on arrivait là-bas, elle venait, elle s'installait avec nous. Et on passait les vacances avec elle, c'est elle qui nous sortait, on discutait... Son frère s'est marié, il a des enfants et il vit toujours chez ses parents. [...] Il lui dit [à la cousine] de rester avec eux, de s'occuper de la maison, de s'occuper de ses neveux et de sa femme.*"

► **Samira, vingt et un ans**, constate que "*là-bas, c'est pas comme ici. Ici, on peut sortir dans la journée, dans la soirée, personne ne viendra nous embêter. Là-bas, dès qu'ils voient une fille, surtout si elle n'est pas de là-bas, ils vont venir lui parler, ils ne vont pas la lâcher, surtout si elle est toute seule. Même quand je sors avec mes cousines, j'essaie de ne pas sortir de manière trop provocante pour là-bas, une petite jupe...*"

► **Naïma** s'indigne d'une telle attitude. Sa mère "*est toujours habillée avec des tenues à mille balles. C'est comme cela partout. Sinon, ils te traitent de 'ploucs'. À ma sœur et à moi, souvent ma mère nous dit : 'Vraiment, vous êtes des ploucs finies !' [rires] Moi, ça me rend malade. On essaie de se promener avec sa voiture, on se montre, on montre qu'on a de l'argent, on se change tous les jours, on va à la plage avec les derniers maillots de bain à la mode, on va au resto... Vraiment, on vit au-dessus de nos moyens pendant deux mois pour montrer qu'on est quelqu'un, alors qu'ici, ils vivent dans des conditions lamentables avec un RMI et les allocations.*"

7)- Erving Goffman,
Asiles, Éditions de Minuit,
Paris, 1968.

d'“intégration” qui se poseraient à elles là-bas. Dans les années quatre-vingt, en effet, certaines se sont mariées au Maroc et y sont restées – ce qui est moins vrai aujourd'hui. D'autres, plus rarement, y ont tenté des “essais de vie” en travaillant là-bas. Elles découvrent alors un Maroc qui n'est pas celui imaginé et/ou “vécu” le temps des vacances. Elles se trouvent en butte à des difficultés relationnelles et de communication avec leur entourage et les Marocains. Quand elles le peuvent, elles ne tardent pas à revenir en France.

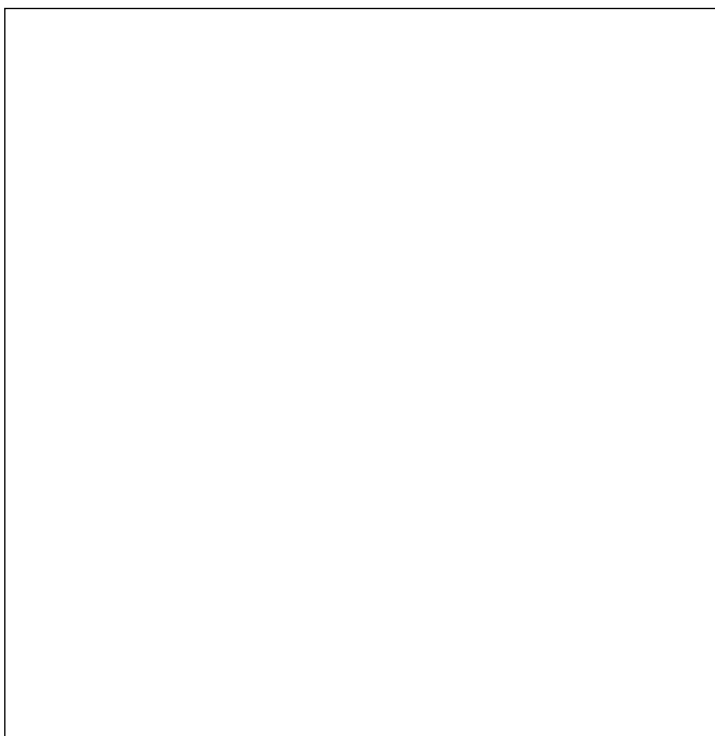
Le séjour au Maroc, ponctuel, le temps des vacances ou plus longtemps, dans une tentative de “vie à la marocaine”, constitue un véritable parcours initiatique. Il équivaut à une “carrière morale” qui amène les jeunes filles à porter sur elles-mêmes et les autres (les Marocains de là-bas, les Marocains d'ici) un regard nouveau⁽⁷⁾. Il dévoile les pourtours de leur ethnicité : “Françaises” au Maroc, “Marocaines” (“Arabes”, “Maghrébines”) en France, ni tout à fait marocaines, ni tout à fait françaises. Il les conduit à redéfinir leur identité tant à l'égard du pays d'origine, de leurs parents que de la société française.

Un Maroc “enchanté”, moderne et cultivé

Les difficultés rencontrées lors de leur séjour au Maroc entérinent leur “enracinement” réel à la société française. Elles se disent alors françaises dans la mesure où, selon une expression féminine fréquente, elles ont “des habitudes de vie” en France. Le “choc culturel” éprouvé au Maroc et le désenchantement ne se traduisent pas, pour autant, par un abandon définitif de l'idée de “retour”. Ils la transforment en projet de “va-et-vient” entre les deux pays, facilité par les moyens de transport actuels. Ils rendent également le retour possible, à certaines conditions. En premier lieu, il faut

avoir une aisance financière afin d'être “indépendante”. La référence à l'argent nous paraît importante à souligner car, d'une part, elle renoue avec la “vérité de l'immigration” et avec l'histoire familiale (le retour au pays doit être accompagné d'une réussite économique). D'autre part, elle indique que le Maroc reste, pour les migrants et leurs descendants, le lieu dans lequel ils peuvent échapper à la condition minoritaire vécue en France. Là-bas, les émigrés peuvent être du côté du majoritaire, bénéficiant du prestige associé à la société française. De ce point de vue,

Khadija, malgré sa tentative échouée de vie au Maroc – elle y est restée une année –, pense qu'il est possible d'y vivre. “*J'ai une copine qui aimerait bien y aller. Il y a son père qui est déjà là-bas et apparemment ça va. [...] Je dis qu'il faut la vivre cette expérience, après c'est clair dans la tête... Moi, je sais maintenant comment il faut y aller au Maroc, si je n'ai pas le portefeuille plein, je n'irai pas là-bas. Je serai indépendante. Et à partir du moment où tu as de l'argent, c'est bien, personne ne te fait ch... Il n'y a pas beaucoup de lois là-bas qui t'interdisent, à part de parler sur le roi, c'est tout. Si tu es un peu commercial, tu peux magouiller.*” [rires] Si Khadija vivait là-bas dans ces conditions. “*On me fera moins ch..., mais je pense que je reviendrais quand même en France parce que j'ai vécu ici, il y a toute une partie de moi qui est ici*”. Là-bas, elle se fait “moins montrer du doigt. Là-bas, on t'appelle la Française... Ici, 'reubeu' c'est souvent délinquant, c'est souvent l'islam – tu parles, la plupart des 'reubeu' ne le suivent pas du tout – on mélange tout. [...] Là-bas, ils ont une belle image de la France, donc ce n'est pas vraiment péjoratif.”



**"Petite fille
lors d'une fantasia
[fête populaire]", Témara.**

se faire traiter de "Françaises" au Maroc ne revient pas à se faire traiter d'"Arabes" en France (ou "Marocaines", "Maghrébines"...).

En second lieu, il leur faut maîtriser davantage la langue vernaculaire et "voyager" afin de vraiment "connaître" leur pays (son histoire, ses paysages, ses populations, etc.), duquel elles ont été tenues à distance par les vacances familiales. Au désenchantement, plus ou moins brutal selon leurs expériences, succède bientôt un nouvel enchantement. Nos enquêtées construisent, en effet, un Maroc "plus légitime", comme pour se prouver à elles-mêmes et aux autres – les Marocains de là-bas, les Français d'ici –, par leur connaissance de ce Maroc-là – plus intellectualisé, plus grandiose que celui "transmis" par leurs parents –, qu'elles sont aussi "marocaines", mais pas comme le voudraient les parents ni en fonction des stéréotypes de la société majoritaire. Le Maroc, référence symbolique identitaire importante, fonctionne alors comme une instance de légitimation de leurs pratiques quand elles s'éloignent des attentes parentales. Les filles affirment que les parents "n'ont pas évolué comme là-bas", qu'ils sont restés dans un passé révolu et peu valorisant pour le Maroc. Ainsi, le "retour", détour symbolique, s'avère être fréquent pour les filles dans la mesure où elles le définissent comme la source d'une "authenticité" marocaine dans laquelle elles puisent pour dire, à leurs parents et aux majoritaires, qui elles sont ou qui elles ne sont pas.

Ce renvoi incessant au Maroc permet d'échapper à la double imputation ethnique. Il contraste avec l'absence de référence, tout au moins explicite, à la société française pour justifier leurs pratiques et leurs choix. Ce mécanisme – qui s'énonce singulièrement au cours des entretiens – est particulièrement lisible quand elles évoquent, à l'initiative du chercheur, le choix du conjoint.

Le prétendant idéal : "l'étudiant marocain"

Esquissant le portrait du prétendant idéal, les jeunes femmes mettent en avant une personnalité masculine éloignée du rôle conjugal traditionnel (celui des premières générations). Elles aspirent à des relations "égalitaires" au sein du couple – "qu'il me considère égale à lui" ; "que j'ai le maximum de libertés" – et à des sentiments. Elles évoquent moins la passion amoureuse, ce qui contraste avec leur crainte de "tomber amoureuse" d'un Français⁽⁸⁾, que l'affection et le respect réciproques. Elles décrivent une personnalité abstraite, sans guère donner de critères physiques d'ailleurs, construite d'abord en négatif – "ne pas être sévère", "ne pas être brutal, ni énervé", etc. Positivement, elle est référée à un idéal occidental qui ne s'énonce cependant jamais comme tel.

8)- Les catégories "Français", "Marocains", ne sont pas ici les catégories juridiques, mais celles qui identifient des groupes ethniques et sont utilisées comme telles par les intéressées, ayant souvent elles-mêmes la nationalité française par ailleurs.

À Rennes, les jeunes filles tentent de concilier cet idéal masculin avec la préférence endogamique des parents. Ce n'est pas chose aisée car il est difficile de faire connaissance et de s'apprécier quand les contacts entre garçons et filles sont tenus pour suspects (sexualité illicite) par la "communauté". Les filles se montrent aussi méfiantes à l'égard des fils de migrants ("ils sont comme leurs pères"). Elles dénoncent leur "hypocrisie" et leur propension à "profiter" des filles, françaises et marocaines, avant d'épouser une jeune fille choisie par leur mère au Maroc. Elles rejettent également les demandes matrimoniales en provenance d'hommes du *bled*, qui dissimulent, grossièrement, un projet migratoire. Elles reprochent également à ces prétendants d'être "comme leurs pères". À leurs yeux, ils n'appartiennent pas au Maroc contemporain, urbain, cultivé, mais à celui des campagnes, analphabète ou illettré, sans culture, enfermé dans ses traditions. Bercés par le mythe migratoire, ces hommes aspirent, comme les anciens émigrés, à faire fortune en France. La stratégie matrimoniale – accéder à l'eldorado français – est donc trop "visible" et contraire à une rencontre amoureuse et désintéressée. Les filles prennent ainsi leur distance, toujours de principe, avec un type de mariage plus "arrangé" que "fortuit". Les "mariages pour les papiers", tels qu'ils sont nommés par les Marocains de Rennes, toutes générations confondues, sont ceux pour lesquels les parents interviennent le plus activement dans le choix du conjoint. Ils sont aussi parmi les plus nombreux. Les filles se montrent à la fois embarrassées et indignées d'être l'objet de telles stratégies où les "sentiments" comptent peu.

L'instrumentalisation du mariage contrarie leurs aspirations à vivre une relation conjugale fondée sur la "sincérité" et le "respect". Les fils de migrants ne leur plaisent pas davantage.

En fait, elles souhaiteraient rencontrer un "Marocain" qui ne partage pas la "mentalité" de leurs pères. Elles associent en général ce vocable aux hommes, pères et fils, exprimant ainsi l'idée d'un rapport de sexes marqué par la "tradition" musulmane, arabe, dans ce qu'elle a de plus rigide et de dépassé. Par cette expression, les filles englobent, dans une sorte d'économie du langage, tout ce qui se rapporte aux relations hommes-femmes dans la société "maghrébine", celle dans laquelle vivent symboliquement leurs parents ainsi que les garçons, celle qui n'existe plus désormais que dans la tête des émigrés. La notion de "mentalité" souligne une manière

de penser et d'être obsolète. Pour en accentuer le caractère démodé, "arriéré", les filles l'accolent à l'esprit et au mode de vie "paysan".

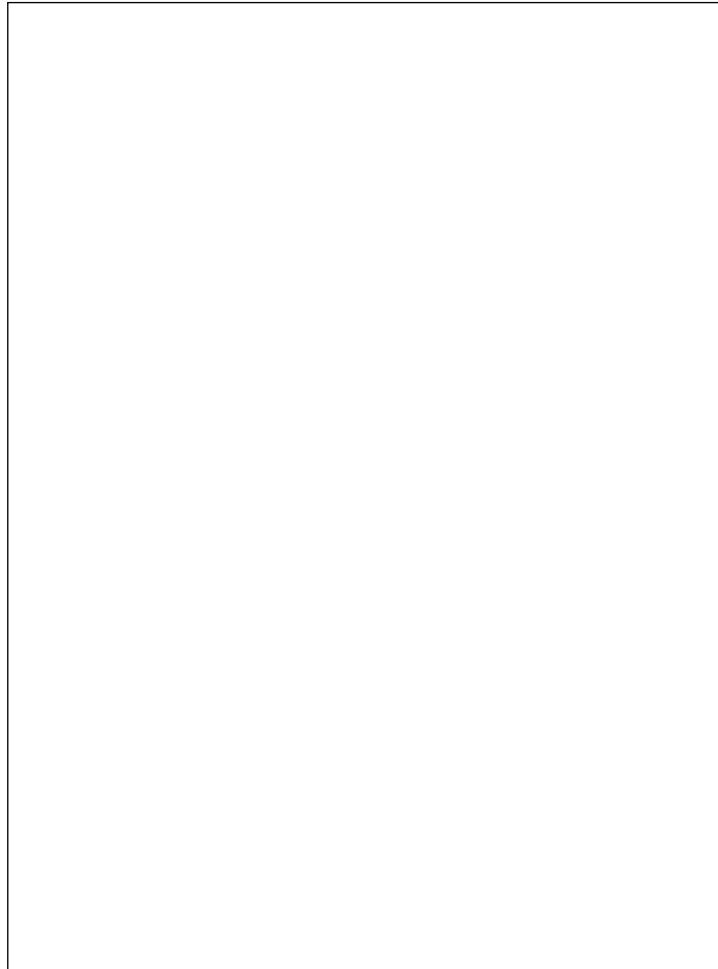
Or, aux yeux des filles, les "étudiants" venus poursuivre leurs études en France paraissent éloignés de cette mentalité tant décriée. Déjà présents en France (elles ne font pas de référence à leur titre de séjour limité), ils ne sont pas motivés à les rencontrer pour "faire leurs papiers" et venir en France. Maîtrisant la langue française, diplômés, ils n'auront pas de difficultés d'insertion, au contraire de ceux qui arrivent directement du *bled*. Rassemblant les qualités de "marocain" et d'homme "instruit" (c'est-à-dire "ouvert", "cool" avec les femmes...), ils intéressent donc au premier plan les filles de migrants. Elles fréquentent alors les lieux où elles sont sûres de les côtoyer : campus, restaurants et cités universitaires. Leurs tentatives sont parfois couronnées de succès puisque, chaque année, quelques mariages sont célébrés. Néanmoins, il n'est pas certain que les "étudiants", soucieux de se démarquer d'une immigration traditionnelle réputée "à problèmes", se montrent empressés à s'unir aux filles de migrants⁹⁾. À Rennes, bien que nous n'ayons pas encore eu l'occasion d'aller plus loin dans nos observations à ce sujet, le groupe des "étudiants", important dans cette ville universitaire, semble avoir peu de relations avec les familles marocaines immigrées.

Quelles que soient leurs opportunités matrimoniales, restreintes à Rennes quand il s'agit de concilier leurs aspirations personnelles et l'exigence endogamique, nos interlocutrices, en parlant mariage et choix du conjoint, prennent leur distance à l'égard du "mariage arrangé" – qui correspond, dans l'esprit du majoritaire, au "mariage forcé" – sans jamais évoquer un mode de fonctionnement conjugal plus "français" ou plus "occidental". Elles "s'absentent" ainsi du débat identitaire, nécessairement piégé par le majoritaire. En plébiscitant "l'étudiant marocain" comme partenaire idéal, elles cherchent à concilier, à travers la question matrimoniale, des identités que le majoritaire pré-

Aux yeux des filles, les étudiants marocains venus poursuivre leurs études en France paraissent éloignés de la mentalité tant décriée de leurs pères.

9)- Mustapha Belbah, "L'émigration d'étude", in *L'Annuaire de l'émigration*, op. cit., pp. 307-314.

**"Mon cousin Adil
à un mariage", Témara.**



sente comme opposées, à savoir leur identité féminine et leur identité maghrébine ("marocaine", "arabe", "musulmane"). Par le biais de ce prétendant idéal, elles tentent aussi d'associer le Maroc enchanté à leur existence en France.

De la même façon, par le "détour" par le Maroc, les filles se distancient de leurs parents, mais récusent leur propre "illégitimité" en soulignant celle de leurs parents au regard de la société marocaine elle-même. Elles leur reprochent, en effet, de ne pas avoir "évolué" à l'instar de la société marocaine et d'attendre d'elles des conduites qui ne sont plus de mises dans la société d'origine. Bloqués dans l'espace-temps de leur départ vers la France, ils sont désormais en décalage avec la réalité marocaine, ce qui place les filles (elles se placent elles-mêmes) dans une position plus proche de la société marocaine que celle de leurs parents, représentants du Maroc d'autrefois. Les descendantes de migrants, elles, se positionnent en France comme les représentantes du Maroc contemporain. ◀